

JULIETTE PINGEOT

L'ANONYME



ROCILE

Juliette Pingéot

L'Anonyme

© Juliette Pinget, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7849-9

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Lou, Oscar, Mahé, Malek et Manon pour leur courage indéfectible et à leurs super-mamans pour les rires partagés, les larmes versées et pour leur soutien inestimable tout au long de ces années.

À tout le corps médical qui fait ce qu'il peut comme il le peut.

À Lucile, Rose et Karlos, mes moteurs, mes amours, mon équilibre et ma vie.

À tous les donneurs et à leurs familles.

La résilience, c'est se résigner à
donner un sens à ce qui n'en a pas.

**Ce livre est tiré d'une histoire vraie,
notre histoire...**

PERSONNAGES

Famille Prariot :

Sabrina : la mère et ses deux enfants *Maëlis* et *Lucas*

Famille Mazarin :

Victoire et Thibaut : les parents

Valentine, Gustave et Ondine : leurs trois enfants

Steven, Colette et Barnabé : mari et enfants de Valentine

Estela : compagne de Gustave

Ben : compagnon d'Ondine

Granny et Padou : les grands-parents

Famille de Céleste :

Marie : mère de Céleste

Sandrine : belle-mère de Céleste

Papi et Mami : ses grands-parents

Les médecins :

Docteur Guinaud, Docteur Bertillon, Professeur Funès : médecins de Gustave

Docteur Renaud : médecin de Maëlis

Les infirmières :

Jocelyne, Morgane, Agathe, Nolwenn, Aurore, Tiphaine, Alice et Vanessa

SABRINA – Nous sommes liées

30 décembre 2042, Région de Nancy

Je vois le nom de Victoire apparaître sur mon téléphone. J'ai les mains souillées par la terre fraîche et encore humide de l'orage de ce matin mais il est hors de question que je ne lui réponde pas, mon jardinage attendra. Cela fait trop longtemps qu'on ne s'est pas parlé et je me languis d'avoir des nouvelles d'elle et de son fils Gustave. Je me redresse lentement afin d'éviter un tour de rein : mon dos n'aime pas rester courbé. J'empoigne mon téléphone et entreprends un délicat mouvement de droite à gauche sur l'icône « décrocher » de mon appareil avec mon index crotté. Le ciel menaçant me convainc de me diriger vers le fauteuil de ma véranda tout en répondant à mon interlocutrice ; je devine que l'appel va durer longtemps, comme à chaque fois.

— Salut Victoire !

— Hello Sabrina, ça va ? Je voulais prendre de vos nouvelles à toi et ta fille.

— Je vais bien et Maëlis aussi ! Elle s'est fait une frayeur il y a deux semaines, elle est tombée de sa chaise alors qu'elle voulait s'en lever mais finalement, elle s'est juste foulé la cheville.

— Ah mince ! Et... ça va ?

— Oui, heureusement. Tu sais, toute la rééducation qu'elle a faite pendant toute son enfance à servi à quelque chose au moins, ça l'aide à récupérer plus vite ! Depuis qu'elle prend un nouveau médicament pour améliorer son tonus musculaire, elle est tellement en forme qu'elle ne se ménage pas ! Bon et toi, et Gustave, comment allez-vous ?

— Justement, je voulais discuter avec toi.

— Oula, tu as l'air sérieux tout à coup. Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Sabrina, je dois te parler d'un truc important... Nous sommes liées...

GUSTAVE – Le journal

16 décembre 2042, quelques jours plus tôt, Paris

La neige envahit les toits parisiens. Le ciel n'a pas de couleur, l'air est glacial et de la fumée provient de partout : des bouches d'aération des restaurants hyperactifs, des cheminées des bâtiments Haussmanniens, des grilles du métro sous terre et des pots d'échappements qui toussent.

Malgré mon frigo vide, je serais volontiers resté dans mon T2 de quarante mètres carrés, peu meublé, mais bien au chaud, et j'aurais continué à bosser sur le design d'une nouvelle bouteille de spiritueux. Encore une heure et c'est fini, je pourrai facturer une dizaine d'heures. Ce mois-ci ne sera pas si mauvais. Mais je n'ai plus rien à manger, nous sommes proches des fêtes de Noël et je n'ai encore acheté aucun cadeau pour personne. Je suis contraint à sortir de chez moi.

Quand Estela vivait encore ici, elle faisait les courses et préparait les repas, elle adorait ça ; et moi aussi. Sa cuisine était comme elle : généreuse, délicate, savoureuse. Elle me manque, ses mots doux, ses baisers volés ; ses mouvements parfois brusques et bruyants, son accent chantant posé sur une maîtrise parfaite de la langue française, sa musique latino en boucle sur son téléphone – parce qu'elle ne savait vraiment pas comment se connecter à l'enceinte en bluetooth – ses coups de gueule concernant mon bazar, aussi. Mais je me console en me disant qu'elle est mieux sans moi. Avec mon égoïsme, je l'aurais rendue malheureuse.

Je m'affuble de ma parka bien épaisse et claque la porte tout en m'assurant pour la troisième fois que j'ai bien mes clés dans la poche gauche et mon Iphone dans la droite. Je descends les trois étages sans ascenseur tout en réalisant que j'aurais dû prendre une écharpe ; Maman aurait sévi ! J'ai en revanche pensé aux gants, grand bien m'a pris, même dans le hall, mes phalanges se raidissent déjà.

Avant de passer la massive porte qui s'ouvre sur la rue assourdissante où des manifestants commencent visiblement leur rassemblement, je dois prendre le courrier, ça fait trois jours que je n'ai pas vérifié ma boîte aux lettres.

Des prospectus amassés que je ne prends jamais le soin de jeter en tapissent le

fond en aluminium et sont recouverts par deux ou trois enveloppes blanches : des factures. Au milieu d'elles, une enveloppe kraft froissée et humide gît sans timbres. Elle pèse son poids ; il doit probablement s'agir d'un compte-rendu de réunion de copropriétaires ou bien d'une erreur.

Je toise l'objet, il est juste indiqué « Gustave ». Je le retourne : l'expéditeur a noté à la main un numéro de téléphone. Je suis intrigué. J'arrache le rabat de fermeture et en extrais un journal manuscrit, visiblement intime avec, par ci, par là, quelques dessins. Je ne veux pas le lire maintenant, debout dans le hall pavé de mon immeuble cossu parisien ; ce journal exige de l'attention. Je le remets dans la boîte aux lettres pour l'y récupérer après mes courses de Noël. Je suis impatient, mais je le lirai au calme.

Dans la rue, les passants se bousculent, des manifestants font barrage sur les trottoirs et les magasins débordent ; je tâche de me frayer un passage dans cette cohue que je hais. Je réalise une carte mentale des destinations que je convoite pour plus d'efficacité et de rapidité. Habiter rue Taitbout, près des Galeries Lafayette est insensé en période de fêtes.

Quelques heures plus tard, le front humide et les bras chargés de peluches pour mes neveux et nièces, livres et chocolats pour mes parents et bons d'achats pour mes sœurs, je ne manque pas de glisser la clé dans la serrure de ma boîte aux lettres pour y récupérer ma lecture.

Essoufflé par mes trois étages enjambés à la va-vite, je me fais languir un peu plus en me servant un grand verre de grenadine. J'en ai toujours dans mon réfrigérateur : ça m'oblige à boire, même quand je n'ai pas soif. L'enveloppe me nargue sur ma table basse et elle me défie de l'ouvrir. Ni une, ni deux, je m'écroule sur mon canapé en velours taupe et entame ma lecture. Mes yeux balaient le papier de gauche à droite, s'humidifient de temps à autres, se plissent de sourire quelques fois mais restent vissés aux lignes à travers lesquelles je pressens arriver une révélation.

Enfin terminé, je pose le journal sur mes genoux, les bras engourdis et les mains crispées ; je n'ai pas vu l'heure passer. Ma lecture s'est faite sans pause et l'obscurité extérieure a eu le temps de s'installer. L'appartement est sombre, j'aurais dû allumer mes lampes il y a un bon moment déjà. Je suis sidéré par ce que je viens d'apprendre et de comprendre au fil des mots. Il faut que j'en parle à ma famille, même si j'hésite à leur imposer un tel choc. Je voudrais les

épargner mais qui de mieux placé pour porter ce poids avec moi ? J'ai besoin d'être protégé et soutenu.

Je retrouve mes parents et mes sœurs à Noël, c'est décidé, je parlerai de ce journal qui dévoile malgré moi de nombreuses vérités.